L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

JOURNAL OFFICIEL DES ANNONCES JUDICIAIRES:—NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 7 SEPTEMBRE 1847.

Imprimé et publié par
MAGNE & VEISSE,
No. 81 rue de Chartres, et No. 13 rue du Camp.

NOUVELLE-ORLEANS :
MARDI MATIN, 7 SEPTEMBRE.

POUR LE CONGRÈS de DISTRICT.

B. G. THIBODEAUX.

A NOS ABONNÉS.

Pendant le mois courant et jusqu'à ce que l'épidémie diminue ses ravages, l'ABEILLE ne paraîtra que trois fois par semaine. Les jours ordinaires de publication seront le mardi, le jeudi et le samedi ; mais dans le cas où il arriverait des nouvelles importantes, nous nous empresserons d'avancer le jour de notre apparition. Nous avons pris cet arrangement de concert avec le *Courrier*, le *Commercial Times* et le *Bulletin*, par suite de la difficulté où nous nous trouvons de donner chaque jour à nos lecteurs une feuille convenablement remplie. La main le nous a privé de plusieurs compositeurs. Aussitôt que l'état sanitaire de notre ville se sera amélioré, nous nous empresserons de reprendre le cours régulier de nos publications. Les tristes conjonctures où nous nous trouvons, pèseront sûrement aux yeux de nos lecteurs le parti que nous prenons.

BUREAU DE SANTÉ

Liste des enterrements dans tous les cimetières de la ville.

De vendredi à samedi dernier, à neuf heures du matin 76, dont 65 de fièvre jaune.

De samedi à dimanche matin, 76, dont 60 de fièvre jaune.

De dimanche à lundi matin, 97, dont 69 fièvre jaune.

Durant la semaine terminée hier matin, à 9 heures, on a compté 568 enterrements : sur ce nombre il y en a eu 453 causés par l'épidémie.

CIMETIÈRE DE LAFAYETTE.

Du 3 au 4, il y a eu 24 enterrements, dont 17 de fièvre jaune.

Du 4 à hier à midi, 47, dont 36 de fièvre jaune.

L'ÉPIDÉMIE

La semaine qui vient de s'écouler a été sans contredit l'une des plus sombres et des plus lugubres qu'ait jamais vu la Nouvelle-Orléans. Le nombre des victimes frappées par l'épidémie a été réellement effrayant, et ce qui a encore ajouté à l'effroi qu'elle cause, c'est qu'elle a porté ses ravages partout. Les gens aisés aussi bien que les classes pauvres, les personnes depuis longtemps dans le pays aussi bien que les nouveaux venus, tout le monde a payé au lieu la dîme fatale.

La maladie semble avoir atteint son apogée vers le milieu de cette terrible semaine; car depuis lors il y a eu une légère diminution dans le chiffre de la mortalité. Les décès ont été un peu moins nombreux depuis trois jours, et l'on serait tenté d'espérer que cette gradation se poursuivra. La température qui règne, si chaude et si accablante certains jours, puis quelquefois si subitement refroidie, devrait assurément interdire cet espoir ; et un autre, mais bien triste motif ne venait en démontrer la probabilité. La maladie a procédé d'une façon si rapide et si générale, que le nombre des sujets diminue; partant le nombre des décès doit diminuer.

Pendant la plus grande partie d'août et durant les premiers jours de septembre, la moyenne journalière des décès de fièvre jaune a été d'environ cinquante. Dans les quarante derniers jours, l'épidémie a envoyé au tombeau à peu près quinze cents personnes; et comme, de l'aveu des médecins les plus dignes de foi, la mortalité n'a guères été que d'un dixième, on peut évaluer à quinze mille au moins le nombre de ceux qui ont été déjà atteints. Ce chiffre formidable contredit une fraction fort importante de la population non-acclimatée que renferme notre ville, une fraction considérable de cette même population, en voyant la tournure que prenaient les choses dans le courant d'août, s'est empressée d'aller chercher un refuge, soit au Nord, soit à la campagne, si bien qu'il doit rester en ville, à bien peu de chose près, ceux qui ont été bien éprouvés à l'épidémie. Le tiers tendra donc à diminuer d'intensité, parce qu'il ne se trouvera plus aussi largement alimenté.

Cette conclusion qui nous est fournie par des observations personnelles et d'ailleurs en harmonie avec celles consignées par bon nombre de médecins distingués. Les nouveaux cas de fièvre jaune sont comparativement peu nombreux depuis un ou deux jours. La maladie a tant atteinte de sujets dans la quinzaine précédente qu'il n'en trouve plus aussi facilement, inégaux elle les trouvait en quelque sorte réunis en masse, elle en atteignait à la fois deux, trois, six, dix, quinze, jusqu'à vingt dans la même maison; aujourd'hui elle ne peut plus guère les saisir que dispersés et de loin en loin. Il y a donc, nous le répétons, grande chance de voir diminuer sensiblement le nombre des décès, nonobstant que la mortalité aura pour cette seule cause du nombreux pas encore qu'elle tient encore en ce moment.

Mais si cette diminution vient en effet à se manifester, comme nous l'espérons, il ne sera pas sans que l'épidémie inexplicable soulage que nous vivons, ait cessé. Pour reveiller son action destructive, il suffirait de l'arrivée de nouveaux immigrants ou de la rentrée de personnes non-acclimatées. Pour ces dernières nous n'avons qu'un conseil : "Si vous le pouvez, restez hors de la ville jusqu'aux premières gelées." Quant aux immigrants, c'est aux autorités municipales qu'appartient le soin de prévenir leur arrivée ou de veiller aux moyens de leur faire quitter la ville pour des bords moins dangereux. Ces autorités ne peuvent pas être insensibles à la voix de l'humanité, et les précautions qu'elles prendront, doivent aussi contribuer à prévenir la recrudescence du fléau.

M. BILLE.—Durant la semaine qui vient de finir il n'y a eu dans la ville de Mobile que quatorze enterrements, c'est-à-dire quatre de moins que dans la semaine précédente. Sur ce nombre on compte six décès de fièvre jaune. Dans la soirée du samedi, deux autres décès avaient eu lieu par suite de la même maladie.

LA MALLE DU NORD a manqué hier au-delà de Mobile.

LE SCULPTEUR GARBEILLE.—Les amis de notre excellent sculpteur GARBEILLE apprendront avec plaisir que ce jeune artiste n'a point, comme on l'avait craint, tombé entre les mains des Mexicains. Le convoi dont il faisait partie, a bien été attaqué par les guérillas ; mais Garbeille a eu le talent de gagner au large, et tout porte à croire qu'il a pu atteindre en sûreté Monterey. Nous serons heureux d'apprendre que cette prévision s'est complétement réalisée.

CONFIRMATION DE LA PRISE DE MEXICO.

Le vapeur *Colonel Stanton*, parti de Tampico le 31 août, est arrivé dans la nuit ; il n'a apporté aucune gazette, mais nous apprenons du capitaine Deaware qu'un exprès était arrivé, dans la nuit du 30, de la capitale à Tampico, lorsque cette même nouvelle que nous avons eue par l'arrivée du *Fusion*, c'est-à-dire la soumission de Mexico au général Scott.

ERASOS SANTIAGO.

Le *Telegraph* arrivé dimanche dans la journée, nous a apporté des nouvelles importantes du Rio Grande.

Le plan de campagne qui consistait à faire marcher de concert sur Mexico et sur San-Luis, les divisions des généraux Scott et Taylor, ne se réalisera point. Le général Taylor ne marchera point sur San-Luis, et l'on ne gardera sur les bords du Rio-Grande que les forces absolument nécessaires pour maintenir les communications. Si l'on en croit le *Flag* de Matamoros, la base des opérations sera désormais la ville de Mexico: on y réunira, sous les ordres du général Scott, une armée assez forte pour que le commandant en chef puisse faire au besoin des démonstrations décisives dans toutes les directions. Outre la capitale, le général Scott occupera Queretaro, Guanajuato, Zacatecas et Guadalaxara; le Nouveau-Mexique et la Californie resteront en notre possession; et tous les ports de la confédération mexicaine, places sous notre dépendance, fourniront en partie aux dépenses de la guerre. De cette sorte, le Mexique nous appartiendra presque autant que s'il était annexé. Voilà du moins ce que nous annonce notre confrère de Matamoros; mais qui sait quelles modifications nouvelles la présence du général Scott devant Mexico aura pu apporter dans les projets quelque peu changeants de l'Exécutif!

La seule chose actuellement certaine, c'est que le général Taylor qui commençait à se refrogner armée, va être privé encore une fois de la majeure partie de ses troupes. Voici d'après le *Flag* les divers mouvements qui vont s'opérer de ce côté :

Les régiments de l'Indiana et de l'Ohio, sous les ordres du brigadier-général Lane; le régiment de Massachusetts, le 13ème d'infanterie de ligne, sous les ordres du brigadier-général Cushing, partiront immédiatement pour Véra-Cruz. Le régiment texien du colonel Hays a aussi reçu l'ordre de se diriger sur ce point.

La division de général Wool, se composant des régiments de volontaires de la Virginie, de la Caroline du Nord, du Mississippi et des trois compagnies des *Texan Rangers* du major Chevalier, restera à Saltillo.

L'escadron du major Bragg restera seul au camp du général Taylor (Walnut Springs).

Le sixième régiment, colonel Tibbor, formera les garnisons de Cerralvo et de Monterey.

Matamoras, Reynosa et Camargo se partageront le 10ème régiment; de plus, la compagnie d'artillerie du capitaine Hunt et la compagnie de cavalerie texienne du capitaine Reed stationneront à Camargo.

Le général Hopkins restera sur la ligne du Rio-Grande, mais nous ignorons où sera établi son camp.

L'escadron du 2ème dragons, commandé par le colonel Butler, et deux compagnies de cavalerie de l'Alabama et de l'Illinois, ont reçu l'ordre de se rendre à Mier.

Le *Flag* donne un récit circonstancié de l'attaque qu'a éprouvé, le 31 juillet dernier, près de Papagallo, le convoi dans lequel se trouvaient le sculpteur Garbeille et son compagnon. Ce convoi se composait de trente-huit mules et d'un seul wagon; il n'avait pour escorte que quatre hommes, auxquels s'étaient adjoints le Dr Dickenson, M.M. Garbeille et Cabirau. Le 31, vers une heure, la chaleur étant fort intense, le convoi s'arrêta dans un endroit assez ombragé où chacun chercha de son côté une place favorable pour se reposer. Il y avait à peine une demi-heure qu'on était là lorsque l'on entendit sonner de la clarion dans diverses directions, et bientôt de nombreux détachements de Mexicains arrivèrent de tout côté. M. Gledson qui commandait le convoi, fit prendre les armes à ses hommes, et se préparait à une vive résistance; mais il comprit bientôt l'impossibilité de résister. La seule chance de salut, c'était la fuite. Garbeille et son compagnon ne perdirent point de temps, sautèrent dans leur petite voiture de voyage et se lancèrent à toute course sur la route de Monterrey où les guérillas ne purent les atteindre. Les autres personnes qui faisaient partie de l'escorte réussirent à se jeter dans le chaparal, en abandonnant aux Mexicains les mules et le wagon.

On ne signale à Brasos du ou douze cas de fièvre jaune dont quelques-uns ont eu une issue fatale. Il paraît que la fièvre s'est déclarée à bord des divers bâtiments venant de la Nile-Orléans ; elle est du reste encore confinée aux équipages de ces bâtiments. Il n'y a point d'hôpital sur l'île de Brasos, et il paraît qu'on a craint d'admettre les malades de la fièvre jaune dans celui qui est établi à Pointe-Isabelle. Cette résolution a été dictée par des motifs de prudence.

CALIFORNIE.

Nous recevons par les journaux de St-Louis des nouvelles de la Californie jusqu'au commencement de juin. Ces nouvelles offrent de l'importance et de l'intérêt.

Le général Kearney après avoir visité une dernière fois la Ciudad de Los Angeles et s'être assuré que nos troupes n'avaient à craindre aucune attaque de la part des Mexicains, est revenu à Monterey vers la fin de mai, puis s'est préparé à partir pour les Etats-Unis. Il a laissé comme gouverneur et commandant en chef le colonel Mason; la population mexicaine paraissait fort disposée à une soumission passive, et le gouvernement militaire n'avait à craindre quelque résistance que de la part d'un certain nombre de citoyens américains établis au Nord de Monterey. La ville elle-même s'accroît assez rapidement; plusieurs familles américaines s'y sont établies, toutes les maisons étaient occupées, et l'on avait été obligé de prendre une partie de la maison du gouvernement pour y loger une partie du regiment Stevenson.

La spéculation du reste commence à jouer son rôle: deux propriétaires d'une vaste concession située sur les bords de la baie de Monterey, ont déjà tracé le plan d'une ville et mettent en vente lots de terre de la future cité. Inutile de dire que l'on ne compte de ces fondateurs est anonyme. La ville s'appellera Francisco. Il y a du reste dans ce seul fait la preuve d'une activité réelle et d'un accroissement notable de population. L'immigration arrive par petites bandes en Californie; mais il ne faut pas oublier que les petits ruisseaux font les grandes rivières. Le lit de la rivière est aujourd'hui trace.

Dans des derniers actes du général Kearney, qu'il a donner au lieutenant-colonel Burton [illegible] de prendre par mer dans la Basse Californie et de prendre possession du territoire. Cet officier et son détachement doivent débarquer à la Paz.

Le froid a été fort intense en Californie durant le mois de mars et les émigrants en ont beaucoup souffert. Il leur a fallu une admirable persévérance pour triompher des obstacles et des dangers que leur offrait surtout le passage des montagnes.

Voici les troupes qui se trouvaient en Californie à la fin de mai : le régiment du colonel Stevenson, répandu sur différents points ; une compagnie de Dragons à Ciudad de los Angeles ; une d'artillerie légère à Monterey ; puis le bataillon des Mormons, stationné à San Diego. Le terme de service de ce bataillon expirait le 16 juillet ; mais l'on croyait qu'une centaine de soldats se rengageraient.

Les bâtiments de guerre Colombus, Congress, Portsmouth, Warren et Erie, ainsi que les transports Lexington et Dale, se trouvaient dans la baie de Monterey. A bord du Colombus se trouvait le commodore Biddle. Le commodore Shubrick, avec l'Indépendance et le Cyanen, était dans le Golfe de Californie, bloquant Guaymas et Mazatlan. On pensait que ce dernier cédérait vers le mois de juillet le commandement au commodore Biddle et retournerait aux Etats-Unis avec le Colombus.

C'est le 29 mai qu'on a reçu à Yerba Buena ou San Francisco la nouvelle de la victoire de Buena Vista et la prise de Vera-Cruz. La ville a été illuminée à cette occasion.

Le desaccord qui avait éclaté entre le général Kearny et le commodore Stockton, a eu bien des inconvénients. Il a plus d'une fois empêché que la justice ne fut rendue, et quelques voleurs ont échappé au châtiment par suite de cette mésintelligence.

Le général Kearny a quitté Monterey le 31 mai, accompagné d'une escorte d'une vingtaine de personnes; il est arrivé au fort Leavenworth le 22 août. Le colonel Frémont a accompagné le général jusqu'à ce fort ; là, ce dernier lui a déclaré qu'il était aux arrêts et lui a ordonné de se rendre immédiatement à Washington pour y rendre compte de sa conduite. De son côté le général Kearny s'est rendu à Saint-Louis où il est entré le 25 dans la soirée.

Le *Star* de la Californie, en annonçant le départ de ces deux officiers, fait, notamment sur la conduite du colonel Frémont, des observations assez sévères. Il accuse cet officier d'avoir pris des mesures qui ont mécontenté tout le monde et qui ont nui aux intérêts de ses concitoyens. "Il a fortement compromis sa réputation en Californie." Quant au général Kearny, on ne peut, selon le *Star*, en dire ni bien ni mal. Il a peut-être fait de son mieux; mais ce n'est pas grand'chose, si non rien. C'est fort peu flatteur, or le voit.

L'ECHO NATIONAL a reparu dimanche ; il a notablement gagné sous le rapport de la typographie, et même sous celui de la rédaction. Le petit journal mérite décidément qu'on l'encourage.

MORT DE SILAS WRIGHT.—Le *Herald* de N.-York annonce la mort de l'honorable Silas Wright qui aurait, suivant ce journal, succombé le 27 août à une attaque d'apoplexie, dans sa résidence de Canton. Si cette triste nouvelle se confirme, le pays aura perdu un homme d'Etat fort distingué et le parti démocrate l'un des ses chefs les plus remarquables.

NOUVEL APPEL DE TROUPES.—On lit dans l'Union du 28 août :

"Le département de la guerre vient d'ordonner la levée de "cinq nouveaux régiments", non compris celui de l'Ohio qui s'organise en ce moment et qui sera expédié immédiatement pour Véra-Cruz.

"Les cinq régiments demandés aujourd'hui, seront levés comme suit : deux dans le Kentucky, deux dans le Tennessee et un dans l'Indiana.

"L'un des deux régiments du Kentucky se réunira à Louisville, l'autre à Smickland, à l'embouchure de la rivière Cumberland.

"Ceux de Tennessee se réuniront, l'un à Nashville, l'autre à Memphis. Celui de l'Indiana se réunira au point de l'Ohio que le gouverneur de l'Etat jugera le plus convenable.

"On compte que ces cinq régiments seront prêts à partir dès le 10 septembre, plus ou moins tôt. Ce point les autres préoccupations [illegible] fait qui engage l'Exécutif à désigner le rendez-vous. Les troupes nécessaires ont été prises pour la prompte formation de ces divers corps."

EUROPE.

Nous espérions avoir hier les journaux européens et les correspondances que doit nous apporter le *Guadalquivir* ; mais la malle a eu soin de manquer audelà de Mobile, et nous en sommes réduits au sommaire télégraphique déjà publié par nos confrères.

Le *Guadalquivir*, parti de Liverpool le 14 août, est arrivé à New-York le 29 au matin. Les nouvelles apportées par ce steamer et transmises à Baltimore par voie télégraphique sont purement commerciales et très succintes. Les récoltes présentaient les plus belles apparences. La future (Western canal) valait, au départ du steamer, de 25 à 27 s; (Southern) 24 à 25 s. 6 d.

Le blé avait subi une nouvelle baisse de 3d par 70 livres et le maïs de 2s. par quart (quarter). Le marché au coton s'était un peu amélioré.—Pendant la semaine expirant le 14, les ventes s'étaient élevées à 32,000 balles, aux prix suivants : Georgia, ordinaire à *Middling* 6 1/4 à 6 7/8 ; *Fair* 7 1/4 à 7 1/2 ; *Fine* 7 3/4. Mobile, *ordinary* à *fine*, 6 3/8 à 8. Nile-Orléans, 6 3/8 à 9.

Le marché monétaire avait éprouvé quelque amélioration.—Les fonds publics étaient fermes. —Au départ du steamer on s'attendait à une nouvelle baisse sur les céréales.—Les autres substances alimentaires n'avaient éprouvé aucun changement.

Le *Britannia* est arrivé à Liverpool le 13.

Deux sœtes maisons de Londres ont manqué, chacune pour une somme d'environ £500,000.—Et pas une seule de celles qui ont dernièrement spéculé sur les grains n'était considérée comme solvable.

Chronique Locale.

ELECTION DE MARGUILLIERS.—A une élection tenue hier pour quatre marguilliers de la Cathédrale St-Louis, les personnes suivantes ont été dûment élues:— Félix Labatut, 547 voix; Manuel Cruzat, 540; Zénon Cavelier, 521; et Ramon Viennet, 520. M. Mortimer Bemis, candidat indépendant, a obtenu 217 voix. Le nombre de voix donné se monte à 767.

RECORDER GÉNOIS.—M. Frédérick Heim est venu hier, désolant sous serment, au recorder Génois, qu'il avait été assailli et frappé par le nommé Henry Risch, dans une maison où le plaignant était allé dans le but de toucher une légère somme. Risch a été arrêté et a dû fournir $300 de cautionnement pour répondre de sa prochaine comparution devant le recorder.—Environ vingt individus, prévenus de voies de fait ou d'aversion, comparaissaient devant le recorder Génois. Ils ont été déchargés après une vive semonce.

RECORDER BALDWIN.—Rien que des vagabonds envoyés à la maison de correction.

RECORDER SEUZENEAU.—Le 4 courant, Pierre Navarre assailli et frappa à la poitrine d'un coup de hachette, M. Genilly, qui passait alors dans la rue des Français, entre Grande-Hommes et Casacalvo. Le frère du blessé a porté immédiatement une plainte contre Navarre, et celui-ci vient d'être arrêté. Il sera examiné prochainement :—Thomas Haywood est venu déclarer sous serment, qu'il avait été assailli et frappé il y a deux jours, au coin des rues Mandeville et Levée, par le nommé James Ferguson. Un mandat d'arrêt a été décerné contre ce dernier. James Wilson a été arrêté pour vols de fait, sur une plainte de M. John Cavanagh. Il a fourni un cautionnement pour répondre de sa comparution devant le recorder Seuzeneau, le 9 du courant.

MEURTRE.—Thomas Twaddle est arrivé dans New-York dimanche matin, à bord du steamer Telegraph, venant de Brazos. Il a été hier aux officiers de ce navire, par le quartier-maître Eastland, auquel le général Taylor l'avait renvoyé, sous prévention de meurtre. Twaddle, en outre du meurtre de Monterey, en avait commis un autre, il y a quelques années, à la Nouvelle-Orléans. Il sera interrogé prochainement sur ce double crime par le recorder Baldwin.

ENQUÊTE.—Le coroner a tenu hier une enquête sur le corps d'un homme blanc, dont on ignore le nom. On a trouvé le cadavre près du wharf No. 20, dans la seconde Municipalité. Le jury d'enquête a rendu un verdict en conséquence.

MÉPRIS DE COUR.—Il y a deux jours, Jean Navarre se présenta au bureau du recorder Seuzeneau pour réclamer l'arrestation d'un individu sous prévention de vol. Il voulut rédiger lui-même sa plainte et à sa façon, mais le recorder s'y opposa. Navarre se permit alors en vers le juge quelques paroles déplacées. Le recorder y mit un terme en condamnant Navarre à cinquante piastres d'amende et à cinq jours jours de prison, pour mépris de cour. L'amende étant été payée, on a fait grâce à Navarre de la prison.

CHEMIN DE FER PONTCHARTRAIN.—Nous recevons d'un "voyageur" la lettre suivante que nous publions d'autant plus volontiers que nous connaissons par nous-même l'inconvénien qu'il s'y trouve signalé.

Nile.-Orléans, 6 sept. 1847.

Monsieur le Rédacteur de l'*Abeille*,

Le service sur le chemin de fer du lac Pontchartrain se fait d'une assez étrange façon : on n'a pas l'air de s'y inquiéter d'être utile aux voyageurs. Ainsi, par exemple, le premier convoi qui part du lac à 8 heures et demie, ne se donne pas la peine d'enmener les bagages de ceux qui arrivent. S'ils veulent se rendre en ville avec leurs malles, il faut qu'ils trouvent le moyen de les transporter de l'extrémité du débarcadère jusqu'au premier char, sans que ni aucun condamnés à se rendre de second départ.

J'ai été témoin et je pourrais dire victime ce matin même, en compagnie d'un grand nombre de voyageurs, de ce défaut dans le service du chemin de fer.

Trois bateaux à vapeur, l'Orégon, le Mobile et le Beaufort District arrivaient en même temps de grand matin, et bon nombre de passagers, enchantés de profiter du premier convoi, firent mettre leurs effets dans les chars à bagage : puis quelques-uns d'entre eux, satisfaits de cette précaution, s'en allèrent reposoir les chars des voyageurs, convaincus qu'on allait amener les autres ; mais point, la locomotive ne se dérangea pas pour aller les prendre ; elle les laissa au bout du débarcadère et se mit en route. Quelques-uns des voyageurs prirent le parti de rester, en envoient le sort de ceux qui n'avaient qu'un petit mal de nuit facile à emporter avec soi. Quelques autres, plus pressés, partirent avec le convoi ; mais il leur fallut envoyer dans la matinée réclamer, au Dépôt du chemin de fer, leurs malles qu'ils eussent bien mieux aimé emporter.

Vous conviendrez, Monsieur, qu'il est assez singulier que l'administration du chemin de fer se soucie aussi peu d'être agréable aux voyageurs qui viennent de Mobile et de différents ports du Golfe. Il serait si facile cependant d'emmener leurs bagages avec eux. Pourquoi ne pas le faire ?

UN VOYAGEUR.

HOGNURES.

De la prochaine Election à l'Académie Française.

On croyait généralement que M. Leclère passerait en remplacement de M. Ballanche ; l'invraisemblance qui avait à la dernière élection tant de chances, les perdues aujourd'hui.

M. Vatout continue à se présenter.

M. Nisard espère siéger à l'Académie la plaidanse de l'Université.

M. Casimir Bonjour croit toujours qu'il aura un fauteuil voisin de celui de M. Empis.

M. Jules Lefèvre-Deumier a donné cet hiver quantité de soirées en l'honneur de la tribu des Lacretelle aîné, jeune et cadet, qui lui donnent intuitivement leur voix.

Mais le concurrent le plus redoutable, le plus sérieux à l'heure qu'il est, c'est M. Gustave de Beaumont, député, frère jumeau de M. de Tocqueville. M. Gustave de Beaumont a fait son chemin avec un roman qui n'est pas un roman, *Marie*, le titre pourrait faire croire à un roman; mais le sous-titre, ou l'*Esclavage aux Etats-Unis*, indique assez que M. de Beaumont est de l'école des économistes, des réformateurs, dans Michel Chevalier, tous gens adroits qui ont eu l'heureuse idée de s'habiller d'ennui de pied en cap.

Tout le monde a parlé du livre de M. de Beaumont, par la raison bien simple, que *personne* ne l'a lu. M. Philarète Chasles, un des quelques rares littérateurs de ce temps-ci, priait dans les *Débats* l'Académie de se jeter un peu au cou des hommes politiques, surtout des députés. M. Chasles avait raison; les discours prononcés à la Chambre n'ont tien de commun avec la littérature ; M. de Tocqueville l'a bien prouvé dans ses ennuyeuses paroles sur les prix de vertu.

Cependant, M. Gustave de Beaumont paraît avoir beaucoup de chances d'être nommé. Il serait pourvant curieux d'entendre M. Vatout, ce joyeux homme, faire l'éloge de M. Ballanche. L'auteur de la fameuse chanson sur un maire trop connu, se laissant dans les vagues mystiques et palingénésiques de l'auteur d'*Antigone*, serait le comble du plaisir. Un instant, M. Vatout ferait sans doute là-dessus une chanson pour le divertissement de la cour.

M. Emile Deschamps, s'il continue, frappera à la porte de l'Académie avec autant d'assiduité et de malheur que M. Casimir Bonjour.

Quant aux véritables littérateurs, poètes et romanciers, ils emploient le moyen le plus certain. Ils restent tranquillement chez eux, ne font pas de visites ; peut-être le désdain de MM. de Balzac, de Musset et autres ouvrira-t-il un jour les yeux de l'Académie.

ATOUT.—Dernièrement un monsieur, mis comme une gravure de la *Sylphide*, fumait délicieusement un cigare de cinq dans l'avenue des Champs-Elysées, aux heures du soir, au plus beau moment de la promenade. Tout à coup un petit bonhomme mal vêtu, fend la foule et interpelle le fumeur de Dunantoy :

—Monsieur, vous me devez dix francs de pot-de-vin, quand vous m'a pris vos [illegible].

—Parbleu! reprit le fashionable, si je payais mes dettes je n'aurais que cela à faire.

—Quand je fais crédit à des gens comme vous, j'aime bien en avoir le retour, ajouta le créancier d'un air désespéré.

—Comment, n'est-ce pas ? Vous veilli payé. (*Un coup sourd paraît le prétendu.*)

La dame, notre ami, [illegible] se pétrain sous l'un prétendu de droit, [illegible] de vite, qui lui [illegible] du vieux en [illegible] comme des [illegible].

[illegible] A propos, Cousin, vous êtes [illegible] Paris. Et M. N... [illegible] [illegible] ?

—Oui, mais [illegible] ne [illegible] pas, répondit en riant notre spirituel collaborateur.

(*Corsaire.*)

ST-JOSEPH, on le sait, est le bienheureux patron des maris. C'est donc à lui qu'une jeune demoiselle titrée, mais sans fortune, s'adressa dernièrement pour obtenir un époux riche et conforme à ses goûts. Afin de lui se rendre propice, elle commença une neuvaine en son honneur. Neuf jours de suite elle récita ses plus belles prières ; mais le riche et bel amoureux rêvé ne les entendit point sans doute, car lorsque le dernier jour de la neuvaine arriva, le saint *Anne* n'avait rien en tenir. Ce fut alors que, dans un moment de désespoir, elle lança par la fenêtre le portrait du saint qui n'était montré inflexible.

Après avoir décrit une courte parabole, le malencontreux portrait alla frapper un jeune homme qui, passant dans la rue le ramassa et se mit en mesure de le porter à la jeune personne qu'il avait aperçue, éplorée, à une fenêtre.

La jeune fille était belle et même jolie, elle plut au jeune homme qui, dix jours après, lui offrit avec son cœur 25,000 livres de rente.

UN NOUVEAU BRUTUS.—On n'a jamais conté, ni plus vrai ni plus invraisemblable, que l'histoire suivante.

M. L.... et son fils habitaient depuis longtemps année la ville d'Orléans. M. L.... père était établi commerçant, et M. L.... fils s'occupait de littérature.

Un soir, le brave patissier vint trouver son fils. —Mon pauvre ami, dit-il d'un air morne et sombre, le commerce ne va plus, je m'en suis rendu, et je ferai faillite bientôt, je ne pourrai supporter ce déshonneur, je n'ai plus qu'à me noyer.

—Dans! si vous ne voyez pas aucune chance, faites. Seulement prévenez-moi du jour.

Il fait en finir, reprit M. L.... je vais arranger quelques petites affaires, et je viens te prendre dans deux heures.

Au bout de deux heures, M. L.... revenait chez son fils.

—Vous êtes prêt, papa ?

—Oui, mon fils.

—Allons. Et les deux L.... partaient bras dessus bras-dessous jusqu'au pont de la Loire. Arrivés là, ils se promenèrent longtemps de long en large ; la soirée était fraîche, l'infortuné négociant paraissait craindre que l'eau ne fut pas assez bonne, et le retardait autant que possible son fatal plongeon. Il formulait une nuée de phrases interrompues, quand son fils l'interrompit brusquement.

Dites donc, papa, il se fait tard !

—Au fait, tu as raison, dit M. L.... en tendant la main à son fils ; adieu ! et il monta sur le parapet.

—Bonne, adieu papa ! !

Et M. L.... fils se pencha pour voir les flots de la Loire se refermer sur son père. Au bout de quelques minutes tout redevint calme et tranquille, et M. L.... fils rentra chez lui pour faire un logogryphe sur le mot plongeon.

Les Bicoches.

SCÈNES DE MŒURS CONTEMPORAINES.

Un Commissaire, un Petit voleur.

LE COMMISSAIRE.—Jeune malfaiteur, vous avez été pris en flagrant délit d'abus de confiance.

LE PETIT VOLEUR.—Oui, mon commissaire, mais c'est la première fois.

—Et ce ne sera pas la dernière, car il n'y a que le premier vol qui coûte. Qu'est-ce que vous avez dérobé, criminel précoce ?

—Un pain de munition de deux livres et demie.

—D'abord, les pains de munition sont de trois livres.

—C'est peut-être l'opinion du gouvernement, mais ce n'est pas celle de la balance.

—Passons. Pourquoi avez-vous pris ce pain de trois livres ?

—J'ai pris ce pain de deux livres et demie pour deux raisons : la première, c'est que je n'avais pas mangé, ni mon petit frère non plus, depuis la veille ; la seconde, c'est que le comité qui m'employait volait sur pains par jour. Il est vrai que le comité gagne quinze cents francs par an.

—Ce n'est pas une raison pour voler.

—Oh! c'est pas non plus à cause de ça qu'il vole douze pains, c'est parce que ses sous-chef agrippe dix quintaux de farine par mois. Fait dire aussi que le sous chef a trois mille francs d'appointements.

—Ce sous-chef en dans son tort.

—C'est ce que dit aussi le chef qui, lui, se contente de graisser ses vingt-quatre francs tous les douze mois en sus de son traitement de six mille francs.

—Ah! ça, mais, tout le monde vole donc dans cette boutique-là !

—Oh ! non, monsieur. C'est pas voler, ça.

—Qu'est-ce que c'est donc !

—Dame, dans la boutique, on s'appelle faire des affaires. Il y a un des gros bonnets de la mécanique qui dit dernièrement, à ce qu'on m'a assuré : "La chambre des Pairs est étonnante de se fâcher ! Est-ce qu'on a jamais fait les affaires autrement que cela ! Ma parole d'honneur le siècle en dégénère !"

—Jeune homme, vous êtes coupable !

—Pas encore ; je ne commencerai que l'année prochaine ; M. le curé me veut pas de mon extrême année.

—Dans tous les cas, je vous crois corrompu.

Connaissez-vous la loi sur les corrompus ?

—Ma foi non !

—Elles les assimile aux corrupteurs. Qui vous a incité au vol ?

—L'estomac de mon petit frère et le mien.

—Quelle est la valeur du pain de deux livres que vous avez soustrait ?

—Le pain de deux livres et demie que j'ai chipé vaut à peu près 14 sous.

—Le lui devrait vous condamner pour votre forfait à cinq ans de prison....

—Je n'ai pas d'argent.

—A deux cents francs d'amende....

—J'ai pas de monnaie.

—Et à l'interdiction des droits civiques

—Connais pas !

—Vous êtes bien heureux de n'être ni électeur, ni juré, ni décoré, ni caporal de la garde nationale, ni septuagénaire, ni mamminonnaire, ni millionnaire, ni millionnaire. Où en serez-vous, si vous n'avez été tout cela !

—Je ne serai ni planter des oignons de tulipes en Hollande, et à dire à la jeunesse française : "Des navets !"

CONSEIL DE LA MUNICIPALITÉ No 3.

Séance de Jeudi, 2 Septembre 1847.

Le Conseil se réunit en ce jour, conformément à l'ajournement.

Présents : L'hon. P. Bernard, Président, et MM. Bernard, Nicomède, Cougot, Sieweursen, Jones, Meehan, Delétra, Duvigneaud et Solomon.

Absents par congé : MM. Wiltz et Piernas.

Sur motion de M. Nicomède le secrétaire est dispensé de la lecture du journal de la séance précédente.

Message du Maire.

MAIRIE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

2 Septembre 1847.

A l'Hon. Président et à Messieurs les Membres du Conseil de la 3me Municipalité.

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous informer qu'après avis préalable, j'ai procédé, en mon bureau, le samedi 29 du mois dernier, à midi, à l'adjudication du privilége d'établir et d'entretenir un bac à vapeur sur le Mississippi, vis-à-vis, le bel ancien du Port, dans la troisième Municipalité, pendant l'espace de dix années, à dater du premier janvier 1848, et, que le sus dit privilége a été adjugé à M. Wm. Randolph pour la somme de $2675 par an ; M. Randolph a offert pour sa caution M. Gernon, lequel a été accepté.

Je sum avec respect, Messieurs, votre obéissant serviteur,

(signé) A. D. CROSSMAN, Maire.

Lecture est faite d'une pétition des habitants du 2me district, demandant que l'hôpital situé à l'encoignure des rues Levée et Espagne, soit transporté dans quelqu'endroit retiré de la Municipalité 2de.

M. Sieweursen présente le préambule et les résolutions qui suivent :

Attendu qu'une pétition signée d'un grand nombre de citoyens respectables de cette Municipalité, se présente que l'hôpital situé dans la rue d'Espagne, près la rue de la Levée, et établi par l'administration Howard, nuit à cette partie de la Municipalité et aux intérêts du commerce Maritime, il est

Résolu qu'un comité de trois membres ayant pouvoir d'agir, soit nommé à l'effet de cela et de transporter le dit hôpital dans une partie plus convenable de cette Municipalité.

Résolu que ce changement pourra être fait aux frais et dépens de la Municipalité.

M. Sieweursen demande la dispense des règles, et M. Solomon ayant demandé l'appel nominal sur cette motion :

MM. Bernard, Nicomède, Sieweursen, Jones et Meehan, votent dans l'affirmative ; 5 oui ; et MM. Cougot, Delétra, Solomon et Duvigneaud votent dans la négative : 4 non ; la motion ne prévaut pas.

Sur motion les préambules et résolutions soumis à l'ordre du jour pour la séance prochaine.

Lecture est faite d'une lettre de M. Leroy, se plaignant que le syndic du 4me district, M. P. Hélène, a, pendant qu'il était en état d'ébriété, [illegible] arrêté deux de ses enfants.

Sur motion de M. Duvigneaud, ladite lettre et le rapport qui l'accompagne sont référés à un comité spécial, composé de MM. Jones, Delétra et Nicomède.

M. Jones demande l'ajournement; MM. Bernard, Sieweursen, Jones et Meehan votent dans l'affirmative—4 oui ; et MM. Nicomède, Cougot, Delétra, Duvigneaud et Solomon votent dans la négative—5 non.—La motion est perdue.

Lecture est faite d'une pétition de Mathurine Noël, *alias* Justine Moreau, se plaignant que sa propriété sur laquelle doit passer la rue Claiborne, a été estimée au-dessous de ce qu'elle a coûté, et demandant qu'il lui soit tenu compte de la différence.

Sur motion de M. Sieweursen, cette lettre est déposée indéfiniment sur le bureau.

Lecture est faite des lettres suivantes, et le conseil en dispose de la manière ci-dessous indiquée.

M. Georges May demande qu'il soit jeté du lest dans les rues de la Perme, Bons Enfans et Morales pour l'usage de la papeterie, &c.

Sur motion de M. Cougot, réponse que le voyer est et demeure autorisé à faire réparer immédiatement le côté nord de la rue des Bons-Enfans, depuis les Champs-Elysées, jusqu'à la rue Clouet.

Madame Bernard Fagot demande que ce qu'elle a payé pour les intéressantes dites aux banquettes devant de sa propriété, lui soit remboursé.—Renvoyé au comité de finances.

MM. F. E. Wiltz, E. L. Cantey et F. Sommerville, commerçants de Tasses d'Etat pour la paroisse d'Orléans.

Sur motion de M. Delétra, il est que la lettre de M. Cougot, [illegible] [illeg